

# LÉAPOOL ou le cinéma de la différence



## Strass Café

*On va, l'espace est grand,  
On se côtoie,  
On veut parler  
Mais ce qu'on raconte,  
L'autre le sait déjà,  
Car depuis l'origine  
Effacée, oubliée,  
C'est la même aventure.  
En rêve on se rencontre,  
On s'aime, on se complète  
On ne vas pas plus loin  
Que dans l'autre et dans soi.*

Ce n'est pas un hasard si Léa Pool s'est inspirée de ces mots, « Parallèles », du poète Guillevic pour imaginer son film STRASS CAFÉ. Exil, incommunicabilité, communion imaginaire du désir et de la parole, désert urbain, absence ; les thèmes et l'atmosphère sont ici et là les mêmes. De STRASS CAFÉ, beau poème visuel en noir/blanc et voix, on aura dit : « ... inspiré par la démarche de Marguerite Duras malgré un imaginaire totalement différent Glissement de la solitude dans les mots, dans la ville, impossibilité de communiquer, impossibilité d'être, vertige quotidien. »<sup>1</sup>

Où encore : « D'abord il y a la froide poésie de l'espace urbain. La ville de Pool est dépouillée, anguleuse, lunaire. (...) Au coeur de la ville vide, il y a le Strass Café. (...) C'est le lieu imaginaire ou réel d'une rencontre imaginaire ou réelle entre un homme et une femme. Déjà le piano se fait entendre en sourdine. Un tango emporte un couple anonyme sur la piste de danse. (...) La femme ira rejoindre l'homme dans l'errance urbaine. Il n'y a plus rien. Le désert. »<sup>2</sup>

On aura dit encore, à l'Institut québécois du cinéma, en refusant à Léa Pool une subvention pour scénarisation : « C'est un film trop « hermétique » (pas assez commercial ?). Il n'est donc pas question pour le moment de vous aider à en faire un autre. »

Pourtant ce film, s'il est de forme et de contenu si particuliers, s'est gagné l'admiration de milliers d'inconditionnelles. Moi, entre autres. Déjà au Festival de La Rochelle, les critiques et le public remarquent sa facture et son originalité. Au troisième Festival International de films de femmes, à Sceaux en mars 1981, il suscite spontanément un vaste mouvement de sympathie, qui lui vaut le troisième prix populaire des longs métrages. On le demande au Festival d'Avignon, à Grenoble, en Belgique, au Festival des Festivals de Toronto. On le projette à Québec, à Montréal, au Cinéma Parallèle cet automne. Surtout on en parle, de bouche à oreille, entre apprivoisé-e-s. Mais trop de déraciné-e-s urbain-e-s, trop de poètes, trop de femmes aussi se reconnaissent dans ce film dit « marginal » pour qu'il soit vraiment hermétique. Ou bien on ne l'aime pas : « C'est du sous-Duras ». Ou bien on l'aime sensuellement, comme on se laisse bercer, infiltrer par des images, une musique particulière, une odeur. La nostalgie, aussi.

Mais qui est donc Léa Pool ? Ce nom de théâtre est le sien : « Je suis un mélange comme ça, de la Pologne, de l'Italie, de la Suisse, vivant au Québec. »

« Je suis venue au Québec en 1975, à 25 ans, sans argent, sans ami-e-s ici. Je ne supportais plus la Suisse et son étroitesse. Paris me semblait trop agressif, fermé, sans espace. Le Québec était une alterna-



tive, à court terme. J'y suis restée. Encore en exil.

« Ils n'ont pas d'âge. Viennent de nulle part. S'en vont nulle part. En exil »  
(in STRASS CAFÉ)

J'ai toujours été confrontée à l'exil, même enfant, par la religion, le statut social ou intellectuel. Mon père était polonais, apatride, traducteur à l'ONU et écrivain. Nous vivions à Lausanne, dans un quartier ouvrier, je portais le nom de ma mère. Nous étions juifs. L'exil pour moi, c'est une question d'identité posée en termes de rapport à l'extérieur — les gens et les choses —, comme un dédoublement douloureux entre ce que je ressens à l'intérieur de moi et une réalité extérieure qui ne concorde pas. J'ai cru — et c'est pour cela que je suis partie — qu'il y avait un ailleurs plus vivable,

« Elle aurait découvert un autre lieu, plus supportable,... au-dedans d'elle. »  
(in S.C.)

... alors que cette recherche d'identité, d'un autre lieu, je ne peux la faire qu'au-dedans de moi, en espérant que ça concorde avec d'autres gens et que je reste en contact, le danger étant de décrocher tout à fait du réel... Où pourrais-je chercher cet espace, si je n'avais pas la possibilité de créer ? C'est pourquoi j'ai fait STRASS CAFÉ. Il fallait que ça sorte quelque part ; j'étais dans un tel état de fragilité que faire ce film a été salutaire, comme une sorte de psychanalyse personnelle, une thérapie. Parce que le film me dépassait toujours, je lui courais après, il me renvoyait de moi-même une image sans cesse plus avancée... Ce n'était donc pas lié à une réflexion ou à une démarche intellectuelle — alors que certains taxent le film d'intellectualisme gratuit — et même le montage et la construction du film se sont faits par touches, d'une façon impressionniste, presque à mon insu.

Comment suis-je venue au cinéma ? En arrivant ici, j'ai étudié pendant trois ans en Communications à l'UQAM, avec entre autres Georges Dufaux. Sans savoir exactement comment je voulais m'exprimer, je cherchais une forme de langage. Autour de l'image, parce que j'y sens mieux les choses qu'en écriture. Je ne suis pas une conteuse, une raconteuse d'histoires. Je lis très peu de romans, par exemple, mais je suis fascinée par un poème où, sans linéarité, je puis puiser, à mon rythme, des images... C'est ce que j'aime chez Duras, justement, cet espace énorme.

Je ne peux pas analyser, intellectuellement, Duras. Ça se passe entre les lignes, dans tout ce qu'elle ne dit pas.

C'est beaucoup par elle que je suis venue au cinéma. Il y a quatre ans, je ne la connaissais pas du tout. C'est un ami, Michel Langlois, qui me l'a fait découvrir, pressentant des affinités... (Michel est d'ailleurs présent dans tout ce que je fais, et STRASS CAFÉ lui est dédié...) Je suis entrée dans Duras, fascinée par le miroir qu'elle me renvoyait. Elle, exprimait ce que je ressentais si violemment. J'ai d'elle une compréhension qui ne passe pas par la raison, mais de ventre à ventre. C'est un rapport sexuel ou amoureux plus qu'intellectuel ou rationnel. Mais l'envie de faire, moi, du cinéma ne me vient pas que de Duras, mais aussi de Chantai Ackerman, Win Wenders, de la poésie.



Léa Pool

« L'intensité d'un rapport que je ne peux faire voir. Mais que je peux créer. Filmer un état. Un passage à vide. Un trop plein. Fixer là. »

Ce qui m'intéresse dans le cinéma, c'est de créer non pas une histoire mais un état d'âme. Créer une émotion, quelque chose de plus tactile, comme la musique, qui ne passe pas par la compréhension rationnelle. Et ce n'est pas étonnant que les gens aiment ou n'aiment pas STRASS CAFÉ. C'est comme le désir ; ça t'atteint ou ça ne t'atteint pas.

Je travaille beaucoup en écoutant la musique. J'aimerais construire un film comme une partition musicale, en plaçant les pièces une à une, comme d'un puzzle, pour reconstituer une vision globale — que tout le film soit une seule image. Le défi étant pour moi de recréer ce moment-là, si précaire, où, entre le trop-plein et le vide, tu sens que tu bascules... où tu te tiens, fragile, à la toute limite de l'équilibre, sur la corde raide. Je termine cet été le scénario d'un autre film, en couleurs celui-là. Titre : LA FEMME DE L'HÔTEL. On y verra une femme d'environ 40 ans s'installer dans un hôtel, en cachant son identité, rencontrer une autre femme, plus

jeune et artiste, ne plus arriver à repartir. On la croira étrangère, peut-être juive. En fait, on découvrira qu'elle vit volontairement l'anonymat dans sa propre ville. La schizophrénie de l'anonymat et, encore, de l'exil. Ce sera tourné en hiver, à Montréal. Montréal, pour moi, est une ville précaire, qui n'a pas encore eu lieu. Je vis moi-même dans la précarité. Ce n'est pas un hasard si je vis dans l'insécurité financière, si j'ai décidé de ne pas avoir d'enfant, et de vivre seule. Cette précarité est la seule alternative, je ne pourrais pas me fixer dans la société. J'accepte de ne pas m'inscrire et j'y vois une forme d'engagement politique, comme dans la liberté de ne pas appartenir à un homme ou à un pays. La non-appartenance m'est politique.

Je sais qu'en voyant STRASS CAFÉ, on me compare inévitablement à Marguerite Duras. J'ai même été refusée à un festival parce que, disait-on, STRASS CAFÉ ressemblait trop à Duras. On me reprochait de ressembler à la « différence » mais on ne pose jamais de question quand tu ressembles à tout ce qui se fait !! J'aurais pu essayer d'éviter les influences de Duras, mais pourquoi ? Je trouve dommage, au contraire, qu'on n'ose pas aller dans son sillage, parce qu'elle est devenue un mythe — dont elle souffre elle-même — alors qu'elle ouvre un champ fantastique au cinéma, tout un univers psychanalytique, inconscient. Moi, j'ai envie d'aller voir, quitte à être comparée.

Il y a quand même entre elle et moi une différence fondamentale : elle part du texte, des mots, moi des images. Mon imaginaire passe d'abord par l'image. Le cinéma est pour elle secondaire (« Quand je n'ai plus rien à faire, je fais des films... » M.D.) alors qu'il est vital pour moi, au niveau de l'expression. Je rêve de bâtir un film, un scénario à partir de photos, de musique, de textes poétiques... Le résultat serait en termes d'émotion et non de contenu, une atmosphère.

Mais c'est difficile à faire sans argent, sans moyens. Et qui financerait pareille entreprise ? Je n'avais que \$6,000.00 pour STRASS CAFÉ, c'est fou... »

Je pars, laissant Léa Pool à son chat, aux poètes autrichiens qu'elle lit ces temps-ci ; ils parlent aussi de l'errance dans la ville, de violence, de porte à faux. Dehors, la pluie a cessé et, descendant l'escalier humide, je pense à la création en exil.

FRANÇOISE GUÉNETTE

Filmographie :  
LAURENT LAMERRE, PORTIER : court métrage documentaire, prime au Festival de la francophonie, à Nice  
STRASS CAFÉ 16mm, 1 heure, 1980. Moyen métrage en noir/blanc.

- 1/ Nicole Wind, dans LIBÉRATION
- 2/ Fulvia Caccia, dans VIRUS MONTRÉAL.
- 3/ Alors que le budget des PLOUFFE s'élevait à près de 6 millions...